



Émotions collectives, émotions intimes, la société espagnole face à la guerre de Cuba (1895-1898)

David Marcilhacy

► To cite this version:

David Marcilhacy. Émotions collectives, émotions intimes, la société espagnole face à la guerre de Cuba (1895-1898). Maria-Benedita Basto (éd.); David Marcilhacy (éd.). L'archive sensible : mémoires, intimité et domination. Afrique, Amérique latine, Péninsule ibérique, Éditions Hispaniques, p. 55-72, 2017, 978-2-85355-091-8. <hal-03831132>

HAL Id: hal-03831132

<https://hal.science/hal-03831132v1>

Submitted on 23 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Maria-Benedita BASTO
et David MARCILHACY (dir.)

*L'archive sensible :
mémoires, intimité et domination*

Afrique, Amérique latine, Péninsule ibérique



Collection « Histoire et Civilisation »
Études contemporaines

Les auteurs souhaitent adresser leurs plus vifs remerciements
au Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Mondes Ibériques
Contemporains (CRIMIC) de l'Université Paris-Sorbonne, à la graphiste
Nida Neddam pour sa gentillesse et disponibilité, ainsi qu'aux Éditions
Hispaniques, qui ont permis que voie le jour cet ouvrage.

ISBN : 9782853550918

Dépôt légal : Décembre 2017

Collection « Histoire et Civilisation »

ISSN : 24910899

Prix : 21 €

Conception graphique de la couverture : Nida Neddam

Image de couverture, mise en page et maquettage : David Marcilhacy

ÉDITIONS HISPANIKES

Université Paris-Sorbonne (Sorbonne Université)

Institut d'Etudes Ibériques et Latino-Américaines

31 rue Gay-Lussac F-75005 Paris FRANCE

IMPRIMERIE CORLET NUMÉRIQUE

ZA Charles Tellier

F-14110 Condé-sur-Noireau FRANCE

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Maria-Benedita BASTO et David MARCILHACY :

Mémoires, intimité et domination : archive sensible et historiographie des dictatures et du colonialisme dans les espaces (ex)impériaux des mondes ibériques contemporains.....	7
---	---

I. ARCHIVE SENSIBLE ET COLONIALISME

1. Ann Laura STOLER :

Au cœur de l'archive : sens, sensibilités et raison coloniale.....	25
--	----

2. Maria-Benedita BASTO :

Le passé colonial en tant qu'archive sensible dans les pratiques artistiques portugaises contemporaines. Monter, remonter, déplacer les mémoires intimes des soldats et des « retornados ».....	35
---	----

3. David MARCILHACY :

Émotions collectives, émotions intimes, la société espagnole face à la guerre de Cuba (1895-1898).....	55
--	----

4. Corinne CRISTINI :

L'archive sensible entre témoignage historique et vision esthétisante du conflit : une relecture du <i>Diario de un testigo de la guerra de África</i> (1860) de Pedro Antonio de Alarcón.....	73
--	----

5. Raquel SCHEFER :

« Ici je ne suis jamais venu ». La fonction du emploi d'archives familiales dans l'élaboration d'une contre-histoire du colonialisme tardif portugais.....	91
--	----

6. Nuno DOMINGUES :

Le mouvement du corps comme archive sensible : notes sur le football dans le Mozambique colonial.....	101
---	-----

II. ARCHIVE SENSIBLE ET DICTATURES

7. Enzo TRAVERSO :	
L'archive sensible entre mémoire et politique.....	115
8. Maud JOLY :	
Retrouver le corps féminin violenté : du témoignage oral à l'écriture historienne. Entre passé et présent (Espagne, 1936-1975).....	127
9. Odette MARTINEZ-MALER :	
Archives d'une guérillera antifranquiste.....	141
10. Paula GODINHO :	
La résistance à la dictature portugaise et la mémoire scellée : l'archive sensible d'Aurora Rodrigues.....	155
11. Julie AMIOT-GUILLOUET :	
Pratiques de l'archive cinématographique dans la Cuba révolutionnaire : une trajectoire du mélodrame musical des années 1950.....	171
12. Eugénia PALIERAKI :	
De l'invisible au sensible. Archives judiciaires et écriture de l'histoire politique chilienne pendant et après la dictature.....	187
13. Susana de SOUSA DIAS :	
Images, voix et corps : travailler l'archive sensible à partir des archives photographiques de la police politique portugaise (1926-1974).....	205
14. Maria-Benedita BASTO et Alberto DA SILVA :	
« Les films sont des cicatrices bonnes ». Filmer les mémoires des victimes des dictatures en tant qu'archive sensible. Entretien avec Maria de Medeiros et Denise Crispim sur le film <i>Repare Bem</i> (2012)...	219

III. BIOBIBLIOGRAPHIE DES CONTRIBUTEURS

3.

Émotions collectives, émotions intimes, la société espagnole face à la guerre de Cuba (1895-1898)

David MARCILHACY

La mémoire qu'entretient la société espagnole à l'égard des expériences de colonisation des XIX^e et XX^e siècles renvoie aux guerres coloniales bien plus qu'à l'entreprise colonialiste en elle-même. Que ce soit l'empire d'outremer bâti jusqu'en 1898 autour de Cuba, Porto Rico et les Philippines, ou par la suite l'empire de substitution édifié en Afrique (Protectorat marocain et Guinée espagnole), la mémoire collective laissée par ces différents projets impériaux se concentre en grande partie sur la violence des guerres qui les ont accompagnés. Parmi ces conflits, la guerre d'indépendance de Cuba (1895-1898) a laissé une empreinte profonde, son issue ayant été vécue de façon traumatique et demeurant connue en Espagne comme le « Désastre ».

Il existe une pluralité mémorielle autour de ce conflit : les Espagnols la connaissent comme la Guerre de Cuba, devenue Guerre hispano-américaine quand entrèrent en jeu les États-Unis en 1898 ; les Cubains la célèbrent comme la Guerre d'Indépendance, ou Guerre de 1895, ou même « Guerre Nécessaire » comme la baptisa José Martí ; les Nord-Américains, enfin, ont gardé le souvenir de la « splendide petite guerre » (*splendid little war*), en référence à la guerre éclair d'une centaine de jours ayant mis fin à l'empire espagnol d'Amérique. Côté péninsulaire, la mémoire est celle d'une Espagne vaincue, renvoyant à une défaite dont l'impact dépassa le seul cadre militaire et colonial pour acquérir la dimension d'une crise fin de siècle, connue sous le nom générique et équivoque de « crise de 98 ». C'est à l'occasion du centenaire de 1998 que ce passé traumatique a resurgi dans l'espace public, donnant lieu à une considérable production historiographique¹. Ce courant s'est

¹ Pour ne citer que quelques ouvrages : Pedro Laín Entralgo et Carlos Seco (éds.), *España en 1898. Las claves del Desastre*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 1998 ; José Varela Ortega (éd.), *Imágenes y ensayos del 98*, Valencia, Fundación Canada Blanch,

notamment intéressé à l'impact de cette guerre dans l'opinion publique (à travers la presse), mais aussi aux témoignages laissés par les soldats et officiers ayant servi à Cuba (correspondances privées ou officielles, carnets ou mémoires de soldats). Dès lors, comment interroger ces sources pour y déceler la part non dite de l'expérience collective et individuelle, celle qui échappe au discours formalisé habituellement appréhendé à travers les archives institutionnelles ?

De même, s'intéresser au double contexte colonial et militaire qui caractérise les dernières années de souveraineté espagnole à Cuba doit permettre de renouveler les perspectives jusque là offertes sur la guerre de 1895-1898. Cette histoire se résume trop souvent à une confrontation des mémoires, selon le point de vue retenu (cubain/espagnol, métropolitain/insulaire, civil/militaire, gradé/soldat du rang, etc.). On peut pourtant proposer de dépasser la dichotomie binaire traditionnelle appliquée aux schémas de domination s'exerçant dans les systèmes coloniaux, qui oppose une figure — le colon, dominateur et brutal — à une autre tout aussi stéréotypée — le colonisé, soumis et souffrant. De fait, plusieurs travaux sur les systèmes impériaux ont montré que l'appareil administratif et répressif mis en place par les métropoles pour assurer leur domination présentait de nombreuses failles et incohérences, et la même chose peut être dite des sociétés coloniales elles-mêmes².

Le concept d'archive sensible autour duquel s'articule notre réflexion doit permettre de transcender ce niveau de lecture dual qui oppose les expériences sans voir les espaces intermédiaires et les zones floues qui constituent également la réalité de l'expérience coloniale et de la violence qui y est exercée. Dans le cas de la guerre de Cuba, les témoignages des soldats espagnols et de leurs proches offrent une diversité de points de vue et présentent des contradictions révélatrices de l'expérience vécue au cours des trois années qu'a duré le conflit. Notre étude vise à interroger la façon dont le concept d'archive sensible permet de renouveler et d'enrichir l'historiographie de cette guerre, en relevant également les problèmes méthodologiques et les limites épistémiques inhérents à cette catégorie historique.

1998 ; Antonio Elorza y Elena Hernández Sandoica, *La guerra de Cuba (1895-1898). Historia política de una derrota colonial*, Madrid, Alianza, 1998 ; Santos Juliá (coord.), *Aquella guerra nuestra con Estados Unidos... Prensa y opinión en 1898*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 1998 ; Juan Pan-Montojo (coord.), *Más se perdió en Cuba. España, 1898 y la crisis fin de siglo*, Madrid, Alianza, 1998.

² Par exemple, Nicholas B. Dirk (éd.), *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1992 ; et l'introduction « Between Metropole and Colony: Rethinking a Research Agenda », dans Ann Laura Stoler et Frederick Cooper (éds.) *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 1-37.

Après une première réflexion sur l'idée de communauté patriotique, nous illustrerons ce propos par l'analyse de trois documents d'archive qui relèvent de l'intime et du sensible. L'idée est de s'interroger sur ce que nous apportent ces sources pour comprendre l'expérience de cette guerre, et ce dans un double sens : d'une part, pour réfléchir à la relation qui s'établit entre individu et collectivité dans un contexte d'exaltation patriotique, où semble bannie toute expression non conforme au sentiment dominant ; d'autre part, pour s'interroger sur le vécu de la guerre comme une expérience de violence et de domination, non seulement envers l'ennemi, en l'occurrence issu de la société colonisée, mais également envers la société coloniale elle-même, à travers l'effort de guerre, à la fois humain et financier.

La guerre comme lieu de communion patriotique ?

La « littérature du Désastre » et l'historiographie qui l'a suivie ont longtemps entretenu un lieu commun sur la succession des séquences émotionnelles ayant accompagné la guerre de Cuba³. Selon ce schéma, le conflit aurait d'abord suscité en Espagne un intense enthousiasme patriotique, emportant avec lui l'ensemble de la population dans une fièvre collective qui s'alimenta tout au long des trois années de guerre, avant de retomber subitement avec la défaite fulminante infligée par les Nord-Américains. Celle-ci aurait instantanément fait passer les esprits de l'exaltation initiale à l'abattement de l'été 1898 et à l'indifférence des mois et années qui suivirent⁴. En réalité, cette lecture schématique constitue une image déformée véhiculée par la presse au cours du conflit⁵.

Le *Grito de Oriente*, lancé par José Martí en février 1895, fit ressurgir rapidement les stéréotypes qui avaient eu cours pendant la Guerre des Dix Ans, premier soulèvement indépendantiste à Cuba (1868-1878). L'exaltation entretenue par les grands journaux conduisit à désigner les rebelles par le terme de *mambís*, en référence à un déserteur noir ayant par le passé trahi l'armée espagnole à Saint-Domingue. Si, dans la société coloniale espagnole, les insurgés cubains furent volontiers

³ Sur la notion de régimes émotionnels, voir William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

⁴ Manuel Pérez Ledesma, « La sociedad española, la guerra y la derrota », dans Juan Pan-Montojo (coord.), *Más se perdió en Cuba...*, op. cit., p. 91-93.

⁵ Silvia Hilton, « The Spanish-American war of 1898: Queries between the relationship between the press, public opinion and politics », *Revista Española de Estudios Americanos*, 7, 1994, p. 70-87 ; Rosario Sevilla Soler, *La guerra de Cuba y la memoria colectiva. La crisis del 98 en la prensa sevillana*, Sevilla, CSIC, 1996.

caricaturés comme des sauvages à la peau noire armés de l'emblématique machette et assoiffés de sang, le schéma réduisant l'ennemi à une condition infrahumaine se reproduisit avec l'entrée en guerre des États-Unis, l'Oncle Sam étant à son tour systématiquement associé dans les caricatures à un cochon avide de richesses⁶.

Les années de guerre furent ainsi propices à l'expression d'un nationalisme exacerbé, la guerre favorisant une radicalisation extrême du discours mythique entretenu par les tenants de l'Espagne officielle. Les représentants du militarisme belliciste, hiérarchie militaire en tête, ne furent pas les seuls à ressusciter les valeurs patriotiques de l'Honneur, du Courage et du Sacrifice. Il y eut au contraire une convergence de secteurs très disparates qui tous virent un intérêt dans l'excitation des sentiments patriotiques de la population : outre les militaires, véritable groupe de pression intervenant dans la vie publique, tant les milieux catholiques que la presse républicaine (hormis le secteur fédéraliste) alimentèrent la ferveur patriotique et les discours enflammés et va-t-en-guerre⁷.

Aussi faut-il s'interroger sur la guerre de Cuba comme lieu d'une supposée communion patriotique. L'émotion patriotique n'est pas spontanée, mais résulte d'une construction. Par le vaste répertoire d'images et de métaphores qu'elle articule, elle contribue fortement à construire la nation comme une « communauté imaginée », lieu de sentiments et de solidarités partagés. Référence rassurante et valorisante pour l'individu mais aussi puissant instrument de sujétion, le sentiment patriotique accentue son caractère d'impératif quand vient la guerre, les individus étant sommés de « serrer les rangs » face à l'ennemi⁸. On comprend mieux dès lors l'intransigeance des dirigeants espagnols pendant la guerre de 1895. Conscients de l'importance symbolique de l'île de Cuba, la « perle des Antilles », les deux présidents du Conseil successifs — le conservateur Cánovas et le libéral Sagasta — affichèrent une même fermeté, ce dernier allant justifier l'effort de guerre exceptionnel réclamé à la nation, en affirmant que l'Espagne était prête à sacrifier jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière peseta pour défendre ce « morceau d'Espagne ». L'effort fut effectivement sans précédent pour une guerre coloniale menée par une puissance

⁶ Miguel Rojas Mix, *La gráfica política del 98*, Cáceres, CEXECI, 1998 ; Santos Juliá, « El león no quería pelea », dans Santos Juliá (coord.), *Aquella guerra nuestra con Estados Unidos...*, op. cit., p. 17-33.

⁷ Carlos Serrano, *Le tour du peuple. Crise nationale, mouvements populaires et populisme en Espagne (1890-1910)*, Madrid, Casa de Velázquez, p. 12-40 et 55-63.

⁸ Philippe Braud, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Paris, PUF, 2008, p. 319-324.

européenne : entre 1895-1898, plus de 200 000 soldats espagnols furent envoyés à Cuba⁹.

Face à l'attitude belliciste et triomphaliste adoptée par la grande majorité des journaux et des courants politiques, se sont pourtant exprimées des voix divergentes à travers des mouvements minoritaires, exclus du système oligarchique mis en place depuis 1875 sous la Restauration monarchique. Ainsi, les courants socialiste, anarchiste et républicain fédéraliste n'eurent de cesse de dénoncer le désastre humain que représentait cette guerre lointaine pour la population espagnole. La campagne de protestation du parti socialiste pointait le système de domination et d'asservissement que représentait l'effort de guerre réclamé au peuple, aussi bien l'impôt du sang que les privations matérielles qu'il entraînait¹⁰. Sous les slogans socialistes « ¡Abajo las quintas! » ou « ¡O todos, o ninguno! » et ceux des républicains fédéralistes « ¡Que vayan todos, pobres y ricos! », différents mouvements contestataires prirent forme tout au long de la guerre, traduisant le caractère impopulaire de ce conflit dans les couches les moins favorisées de la société¹¹.

Face à la censure et au cadre répressif instaurés sous la Restauration, une autre forme fréquente d'opposition était l'insoumission ou la désertion¹². Ainsi, dès 1896, chaque départ de contingent n'était pas seulement l'occasion de scènes déchirantes sur les quais de gare ou dans les ports, mais déclenchait aussi des émeutes, les femmes tentant de s'opposer à l'embarquement des fils et des époux, malgré la répression de la Guardia Civil. Il y eut pourtant, tout au long du conflit, d'autres formes de résistance, plus souterraines celles-ci, traduisant la multiplicité des attitudes qui furent adoptées dans un contexte aussi tendu et changeant.

Impératif patriotique et diffractions individuelles

Considérer la place de l'individu plongé dans une guerre coloniale amène à relever les contradictions intérieures que ne manque pas de susciter le processus d'intériorisation de cet impératif patriotique et les manifestations émotionnelles qui l'accompagnent. Celles-ci ne sont pas antinomiques de l'expression d'autres sentiments, parfois antagoniques,

⁹ Manuel Moreno Fragonals, *Cuba/España, España/Cuba. Historia común*, Barcelona, Crítica, 1995, p. 251.

¹⁰ Carlos Serrano, *Le tour du peuple*, op. cit., p. 64-97.

¹¹ Albino Feijóo Gómez, *Quintas y protesta social en el siglo XIX*, Madrid, Ministerio de Defensa, 1996.

¹² Carlos Serrano, « Prófugos y desertores en la guerra de Cuba », *Estudios de Historia Social*, 22-23, 1982, p. 253-278.

qui reflètent dans leurs multiples nuances les dilemmes auxquels chacun est confronté en temps de guerre. En tenir compte permet d'entrevoir la complexité des choix individuels dans des contextes limites comme celui-ci, où est inopérante l'application d'une lecture binaire en termes d'acceptation ou de rejet, de soumission ou de rébellion.

Les sources sur lesquelles s'appuie cette réflexion renvoient pour partie à la catégorie des égo-documents, qui s'inscrivent dans un espace/temps subjectif où s'expriment les récits personnels des acteurs à travers leur correspondance ou leurs mémoires¹³. Une première source sera constituée par les mémoires publiés en 1906 par le sous-officier Manuel Ciges Aparicio, qui servit sous les drapeaux entre 1893 et 1896, avant d'être emprisonné pour trahison. Suivront deux lettres manuscrites inédites : tout d'abord une lettre-testament qu'un officier de marine en vue, Fernando Villaamil, adressa à un ami proche en avril 1898, quelques mois avant de périr lors de la défaite navale de Santiago de Cuba ; puis une lettre accompagnée d'un poème, rédigée en 1897 par une mère anonyme prénommée María, dont le fils est parti à la guerre et qui s'adresse au grand journal madrilène *El Imparcial*.

On a là trois types d'acteurs : un intellectuel républicain mobilisé malgré lui dans les colonies et en butte à la cruauté et à l'iniquité inhérentes à la guerre et à l'institution militaire ; un officier de marine professionnel qui part dans un combat qu'il sait perdu d'avance contre les États-Unis ; une mère espagnole éplorée par le départ à la guerre de l'être cher. Tous trois subissent les conséquences tragiques de la guerre : pour la mère anonyme, c'est l'absence du fils qu'elle ne reverra peut-être plus ; Ciges Aparicio, quant à lui, paiera le prix de sa liberté d'opinion par plus de deux ans d'emprisonnement dans des conditions extrêmes ; Villaamil, enfin, perdra la vie au terme de la bataille. Bien qu'ils nous offrent trois perceptions différentes de la guerre, leurs témoignages reposent sur une structure analogue qui intègre le discours dominant (officiel et non officiel) de l'impératif patriotique tout en s'en écartant par des failles révélant leurs doutes, de telle sorte qu'on ne saurait les situer nettement face au drame de la guerre : ni tout à fait maîtres de leur destin, ni complètement victimes, mais plutôt des acteurs complexes, tiraillés entre consentement et insoumission, résignation et dénonciation.

¹³ Marijke J. van der Wal et Gijsbert Rutten (éds.), *Touching the Past. Studies in the historical sociolinguistics of ego-documents*, Amsterdam, John Benjamins, 2013.

Del cuartel y de la guerra, les mémoires d'un soldat écrivain envoyé à Cuba (1906)

Les mémoires publiés par Manuel Ciges Aparicio (1873-1936) couvrent la période 1893-1904, au cours de laquelle il servit dans l'armée espagnole, d'abord à Barcelone, puis lors de deux campagnes coloniales, la Guerre du Rif de 1893, dans la région de Melilla, puis la campagne de Cuba, où il combattit pendant six mois au cours de l'année 1896, avant d'être enfermé pendant deux ans dans la prison de La Cabaña, à La Havane. Ces mémoires ont un statut particulier car, à la différence de carnets de guerre, ils furent rédigés en vue de leur publication, soumis à un processus de réélaboration postérieur aux événements. Après avoir lancé leur publication dès 1899 de façon fragmentaire, l'auteur conçut d'intégrer ses mémoires dans une tétralogie littéraire couvrant quatre étapes marquantes de sa vie, chacune étant placée sous le signe d'une expérience extrême : son expérience de l'armée et de la guerre en 1893-96, résumée par le terme de *cruauté* ; sa convalescence à l'hôpital courant 1895, vue sous le prisme de la *douleur* ; sa captivité entre 1897-99, vécue comme une *tragédie* ; et, enfin, la carrière dans le journalisme et la politique qu'il mena entre 1900-04, assimilée à la *décadence*¹⁴. Le genre de cette tétralogie est en outre ambigu, car l'auteur prétend faire œuvre autobiographique tout en offrant un témoignage réaliste, assumant la fonction documentaire de ces mémoires, mais il recourt dans le même temps aux procédés romanesques pour accentuer la force dramatique de sa narration¹⁵. Ces observations impliquent de considérer cette œuvre non comme une archive historique, mais plutôt comme une forme de sublimation littéraire d'un écrivain désireux de transformer une série d'expériences traumatiques en supports de création artistique et d'affirmation d'une conscience morale supérieure.

Les mémoires d'officiers sont généralement grandiloquents et empreints d'idéalisme patriotique. Rien de tel dans le volume qui nous intéresse, *El libro de la crueldad. Del cuartel y de la guerra* (1906). Bien que promu sergent à Melilla, le témoignage que Ciges Aparicio nous offre ici est celui d'un soldat du rang et donc mêlé à la troupe, dont il partage les heurs et malheurs. L'auteur se caractérise aussi par son

¹⁴ La tétralogie s'intitule *Los cuatro libros* et se compose de *El libro de la vida trágica. Del cautiverio* (1903), *El libro de la vida doliente. Del hospital* (1906), *El libro de la crueldad. Del cuartel y de la guerra* (1906), et *El libro de la decadencia. Del periódico y de la política* (1907).

¹⁵ Édition critique de Manuel Ciges Aparicio, *El libro de la vida trágica. Del cautiverio*, Alicante, Instituto de Cultura Juan-Gil Albert, 1985, p. 11-90 ; Sylvia Truxa, « En el laberinto carcelario de Ciges Aparicio », *Anales de literatura española*, 5, 1986-1987, p. 519-532.

implication politique et sociale : de sensibilité républicaine et socialisante, il démarre à Melilla une carrière de journaliste correspondant de guerre pour diverses parutions de cette tendance. Quoique initialement engagé volontaire à vingt ans, il se retrouve mobilisé à Melilla puis à Cuba et découvre là toute la brutalité de l'institution militaire. Son témoignage ne part donc pas d'un antimilitarisme de principe, mais résulte d'une prise de conscience face à une réalité pour laquelle il n'était pas préparé. En ce sens, ses mémoires sont le résultat d'une expérience vécue, extensible à tous ceux appartenant à sa génération, prenant par là la dimension d'une mémoire collective. L'acte d'écriture répond donc au besoin de témoigner.

Sa dénonciation vise tout autant l'institution militaire en elle-même, que l'abus de violence inhérent à une guerre de nature coloniale. Paradoxalement, l'ennemi *mambí* (i.e. l'insurgé cubain) est presque absent de tout le récit, la violence provenant presque exclusivement du cadre militaire et s'appliquant avant tout aux troupes elles-mêmes. Ciges Aparicio fait le tableau d'une armée inefficace et corrompue, avec son cortège de vexations, d'humiliations et d'ignominies dont le soldat de base est la cible permanente. Soumis à des conditions de vie misérables, où la promiscuité, le manque d'hygiène et la privation sont érigés en règle, l'appelé est réduit à l'état d'animal au sein d'un troupeau (« el rebaño », « los borregos »), où l'individualité et l'autonomie de jugement sont réduits à néant. La réalité de la campagne de Cuba fut effectivement terrible pour les soldats espagnols, dont 93% des décès survinrent à la suite de maladies dues au climat mais aussi à l'état de dénuement et d'épuisement des troupes. Mais Ciges insiste sur la racine du mal, l'institution militaire elle-même, le principe d'autorité inhérent à l'armée tirant sa source de la violence discrétionnaire des supérieurs. Dès lors, le récit se veut le reflet fidèle du vécu intime du soldat confronté à cette réalité brutale, ses interrogations intérieures, la peur qui le ronge, les tremblements incontrôlables.

L'antimilitarisme viscéral qui résulte de cette expérience se double d'un antibellicisme qui est de plus en plus manifeste à mesure que le jeune sergent découvre la réalité de la guerre. Favorable à une politique de concessions qui mette fin au plus vite au conflit, le républicain Ciges Aparicio dénonce l'extrême cruauté qui régit la guerre coloniale que l'Espagne mène à Cuba. C'est d'ailleurs l'un de ses articles envoyés au journal français *L'Intransigeant*, dans lequel il dénonçait vigoureusement la campagne de répression orchestrée par Valeriano Weyler, qui lui valut d'être arrêté, accusé de trahison puis emprisonné dans la redoutable forteresse de La Cabaña. La mesure répressive la plus emblématique adoptée par le nouveau capitaine général, le décret d'octobre 1896 ordonnant la « concentration » de la population rurale dans des

campements improvisés (« Decreto de reconcentración »)¹⁶, fait l'objet d'un traitement sans concession de la part de l'auteur : parvenant avec son bataillon dans le secteur de Mariel, il découvre avec stupeur les premiers villages « reconcentrados », camps de concentration transformés en mouiroirs du fait de l'impréparation et de la corruption de l'administration chargée de leur approvisionnement. Le jeune soldat décrit avec une minutie macabre et pathétique cet univers concentrationnaire et le sort de ces populations :

En los pueblos de La Habana hemos visto la miseria estampada en las caras; pero un resto de antigua prosperidad anida en aquellas casas [...]. Hay que llegar a Mariel para contemplar frente a frente el rigor de la guerra. Ninguna alegría se asoma a los ojos. Sólo reina la dejadez y la muerte. La fiebre amarilla sacude los cuerpos y descarna los rostros. [...] Los vecinos de Cabañas han recibido orden de concentrarse súbitamente en Mariel [...]. Llegan en mortal éxodo: los alojan en barracones de guano, al borde de una playa corrompida donde la caballería baña a sus bestias. Las calles están pobladas de idéntica sordidez. En unas calderas cuecen ínfimo rancho y dan de comer al reconcentrado que lo pide. Niñas de diez o doce años se rinden, inocentes y pasivas, por lo que quieran abonarles¹⁷.

Le général Valeriano Weyler, dont les mesures implacables valurent dans la presse nord-américaine le surnom de « boucher des Caraïbes »¹⁸, incarne pour Ciges le cynisme d'une guerre dont l'économie repose sur l'exploitation de soldats espagnols privés d'humanité et la désintégration d'une société cubaine vouée à la mort. Dès lors, le jeune sergent ne considère pas trahir sa patrie — l'accusation de trahison sera d'ailleurs requalifiée comme injure à l'armée. Au contraire, il affirme par ses écrits une autre forme de courage, celle d'une conscience qui ne renonce ni à son humanité sensible, ni à son libre-arbitre, et qui témoigne de l'ineffable de la guerre au nom d'un idéal de justice. Or Ciges Aparicio est surprenamment très conscient de la portée de son acte d'écriture. En conclusion d'un chapitre, l'écrivain soldat s'interroge dans une mise en abîme sur cette notion d'« ineffable », qui renvoie selon lui au caractère indicible de ce que l'on ne saurait peindre, raconter ni même suggérer et dont il a essayé de rendre compte à travers ses mémoires¹⁹. Plongé dans

¹⁶ Rafael Núñez Florencio, *El Ejército español en el Desastre de 1898*, Madrid, Arco Libros, 1997, p. 41-42.

¹⁷ Manuel Ciges Aparicio, *El libro de la crueldad. Del cuartel y de la guerra*, Alicante, Instituto de Cultura "Juan-Gil Albert", 1986, p. 327, et *El libro de la vida trágica...*, op. cit., p. 127-130.

¹⁸ Les tabloïdes nord-américains l'appelèrent aussi « le tigre de la *manigua* » ou « la hyène mallorquine ». Voir Gabriel Cardona y Juan Carlos Losada, *Weyler, nuestro hombre en La Habana*, Barcelona, Planeta, 1988.

¹⁹ Manuel Ciges Aparicio, *El libro de la crueldad...*, op. cit., p. 89.

ces réflexions face à la mer, c'est avec une clairvoyance aigüe qu'il désigne par ce terme une catégorie d'expérience vécue telle que la guerre, l'ineffable n'étant rien d'autre que cette archive sensible et par nature ambiguë qui échappe aux grilles de lecture traditionnelles qui opposent de façon binaire intériorisation ou rejet du discours dominant.

La lettre-testament d'un officier de marine à l'approche de la bataille décisive (1898)

Concentrons-nous maintenant sur un document d'une autre nature, une lettre inédite rédigée par un officier de plus haut rang, le capitaine de vaisseau Fernando Villaamil (1845-1898). Cette longue missive de huit pages est adressée à un ami depuis le Cap-Vert, où en cette fin avril 1898, la petite escadre qui accompagne Villaamil se ravitaille sur le chemin les conduisant à Santiago de Cuba. La lettre est datée du 26 avril, or la veille les États-Unis ont officialisé leur déclaration de guerre contre l'Espagne, dénouement qui paraissait inéluctable depuis l'ultimatum lancé une semaine auparavant. De par sa position hiérarchique, Villaamil n'est pas contraint de partir à la guerre, mais il choisit lui-même de rejoindre la flotte de l'amiral Cervera qui sera amenée sous peu à combattre l'ennemi américain, à l'évidence mieux armé.

Cette archive, conservée au Palais Royal de Madrid, est classée sous un titre qui inscrit d'emblée le lecteur dans une perspective dramatique : « Fernando Villaamil. Sa *dernière* lettre à un ami où il lui raconte la situation de Cuba »²⁰. Car effectivement, Fernando Villaamil périra le 3 juillet 1898 en commandant l'un des navires coulés lors du désastre naval de la baie de Santiago de Cuba. Avec l'amiral Cervera, il fut la victime la plus haut gradée de la Guerre hispano-américaine. Or cet officier, expert en marine militaire et passé à la postérité pour être l'inventeur du premier destroyer de l'histoire navale, savait parfaitement l'issue probable de la bataille, étant donné la vétusté des navires espagnols face à une flotte nettement plus moderne et supérieure. On a donc affaire à une lettre-testament où il confie ses pensées à un ami, conscient du risque qu'il encourt en choisissant de partir au combat.

Le courrier qu'il envoie à ce proche est à la fois empreint de sincérité et tout en contrainte. S'agissant d'une source manuscrite, il s'avère utile d'en analyser la facture : d'un point de vue formel, la lettre est propre, impeccable même, si bien rédigée et construite qu'on y lit,

²⁰ Fernando Villaamil, « Su última carta a un amigo donde le cuenta la situación de Cuba (26 de abril de 1898) », Archivo General de Palacio – Madrid, Sección: Reinados – Fondo: Alfonso XIII – Cajón 5, Exp. 34.

par-delà l'instruction et l'aisance sociale, une forme de rigueur et de discipline militaires. Villaamil a intériorisé l'impératif patriotique et l'assume et pourtant, dans cette missive envoyée à cet ami intime, il exprime ses doutes, ses regrets, ses peurs. En admettant une part d'incertitude et de débordement émotionnel, cet officier produit là un document qui entre dans cette catégorie épistémique qu'est l'archive sensible. À celui en qui il dit avoir le plus confiance, il fait d'abord état de son incompréhension face à la stratégie d'après lui suicidaire suivie par l'État-major :

Nadie como yo conoce muchos errores en la política colonial, nadie como yo condenó la desorganización de la Marina previendo un fin desastroso y sin embargo... me presenté arrogante como voluntario para sucumbir en el combate que revelará nuestra falta de condiciones para ser nación seria y marítima.

Conscient des enjeux politiques, il admet que ce combat inégal est inévitable, mais déplore que d'autres choix tactiques qu'il avait lui-même formulés en haut lieu n'aient pas été retenus. Alors qu'il accepte son sort et n'exprime à aucun moment une quelconque hésitation à accomplir ce qu'il juge être son devoir, apparaissent à l'approche de la fin de la lettre des brèches où Villaamil donne plus libre cours à son angoisse : « Ya que nunca me lamenté de mi suerte, en esta ocasión me creo abandonado de mi buena estrella ».

La dernière phrase qui conclut la lettre conjugue retenue et épanchement. Il commence par envisager froidement sa possible disparition, et recommande alors à son ami de prendre soin de sa famille. Mais la fin de la phrase exprime sans fard le désarroi et la détresse affective qui s'emparent de lui :

Si me toca ser de las víctimas, te recomiendo atiendas en lo que puedas a mi familia; haz presente mis respetuosos y entusiastas afectos a la Señora y tú mi muy querido amigo no dudes que siente con toda el alma no tenerte a mi lado en estas circunstancias críticas tu compañero y buen amigo Fernando.

Un abrazo a los pocos y buenos amigos nuestros.

On a là un exemple qui conjugue une forte conscience du devoir patriotique et une part sensible propre à l'individu, déchiré entre le devoir moral d'abnégation et sa révolte intérieure.

D'où l'intérêt d'interroger une archive comme cette lettre sous l'angle de la sensibilité : entre les lignes, l'officier apparaît ébranlé, quoiqu'il ne vacille pas. On peut ainsi nuancer la mémoire collective et officielle du sacrifice de Villaamil, laquelle perpétue l'image d'un élan patriotique sans faille. En 1911 fut inauguré à Castropol, son village natal

des Asturies, un monument en son hommage érigé par souscription publique ouverte par la régente Marie-Christine elle-même²¹. Villaamil, héros d'une guerre s'étant soldée par un « désastre », y apparaît paradoxalement en vainqueur, devant une grande colonne qui, dans l'esprit du sculpteur Cipriano Folgueras, rappelle celles qui furent érigées par la Rome antique à la mémoire de généraux victorieux comme Trajan²². L'officier se dresse debout au moment de mourir, une main sur la poitrine et le regard tourné vers une allégorie féminine de la Patrie compatissante, laquelle l'entoure avec le drapeau de l'Espagne qui, dans sa chute, deviendra son suaire. Au moment même où la ville de Castropol célébrait de cette façon le souvenir héroïque de son fils illustre devenu martyr de la patrie — les termes figurant sur l'inscription gravée au pied du monument —, le ministère de la Marine exposait une couronne de fleurs dont la composition et la symbolique en disent long sur la mémoire que l'Espagne officielle entendait entretenir autour de cette campagne coloniale :

La corona la componen pensamientos, pasionarias, lirios y ramos de laurel y roble, formando un precioso conjunto que simbolizan el amor a la Patria, la abnegación, la fortaleza y el valor, dotes que atesoraron el corazón grande del heroico marino²³.

À l'évidence, alors que l'armée espagnole était embarquée au Maroc dans une nouvelle guerre ultramarine, avec ses premières défaites et la vague de protestation populaire qui enflait depuis 1909, la monumentalisation de cette mémoire coloniale obéissait aux enjeux politiques et sociaux du moment. On comprend mieux dès lors la récupération mémorielle qui fut faite du Capitaine Villaamil. Érigé en modèle d'un élan patriotique sans réserve, le sacrifice de cet officier représentait ce que les autorités attendaient des soldats désormais appelés à combattre dans le Rif marocain. Une abnégation totale où l'individu mis au service de la Patrie en perd toute part sensible et émotionnelle, comme l'indique cette impensable devise gravée au pied d'un autre monument érigé en 1908 à la mémoire des généraux et officiers morts glorieusement sur le champ de bataille des guerres coloniales : on y voit deux soldats, l'un en train de mourir et l'autre venant prendre sa place, dont la détermination sans faille est synthétisée par l'inscription « No importa », qui orne le piédestal.

²¹ Voir *Castropol a Fernando Villaamil*, Castropol, Ayuntamiento de Castropol, 1912 ; et Carlos Reyero, *La escultura conmemorativa en España*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 118 et 453.

²² Cipriano Folgueras, « Descripción del monumento », *Castropol a Fernando Villaamil*, op. cit., p. 30.

²³ « En honor de Villaamil », *La correspondencia de España*, Madrid, 13/07/1911, p. 5.

On perçoit donc comment le processus mémoriel s'inscrit dans un espace/temps social en rupture avec le vécu subjectif et intime des acteurs de l'histoire. La monumentalisation du souvenir de la guerre coloniale gomme la pluralité de cette mémoire et son hétérogénéité intrinsèque. On verra néanmoins avec le dernier exemple ici traité que le recours à l'archive sensible comme source historiographique peut aussi conduire à une aporie épistémologique.

Le poème de María, porte-voix des mères de soldats éplorées (1897)

Ce troisième exemple pose de nombreuses questions, tant il est singulier au niveau de son auctorialité, de sa forme et de son contenu. Il s'agit d'une lettre manuscrite adressée par une dénommée María, résidant à Madrid, au directeur du plus important journal de l'époque, le quotidien indépendant *El Imparcial* (Dir. Eduardo Gasset)²⁴. Conservé dans la section des manuscrits de la Bibliothèque Nationale d'Espagne, ce document intègre un ensemble de dix lettres réunies dans un même dossier intitulé « Poésies patriotiques envoyées au journal *El Imparcial* [de Madrid], à l'occasion de la guerre de Cuba, 1896-1898 »²⁵. On y trouve dix poèmes, accompagnés parfois de lettres, adressés à la rédaction en vue d'une possible publication. Leurs titres reflètent la thématique guerrière et patriotique qui, sous des formes versifiées diverses, imprègne toutes ces compositions : « Louanges éternelles », « Chansons patriotiques », « Vive l'Espagne ! », ou encore différentes versions de paroles censées accompagner la célèbre marche militaire de Cadix. Le dossier s'ouvre sur un intitulé, probablement apposé par les archivistes du journal, qui souligne la tonalité sentimentale qui parcourt toutes ces compositions : « Autographes. La Lyre Patriotique. Poèmes de la Guerre de Cuba ». Toutes les œuvres sont donc présentées comme originales, signées de leurs auteurs. Elles affirment l'ambition d'une poésie « noble », adaptée à l'expression de sentiments élevés inspirés par le motif de la Patrie.

Parmi ces différents courriers, il y en a pourtant un qui détone, émanant d'une femme prénommée María, dont on suppose à partir du contenu que le fils est parti à la guerre et qui demande au journal

²⁴ Voir Juan Carlos Sánchez Illán, « “El Imparcial” ante la Guerra de Cuba », *Historia y comunicación social*, 3, 1998, p. 201-222.

²⁵ « Poesías patrióticas enviadas al periódico El Imparcial [de Madrid], con motivo de la guerra de Cuba, 1896-1898 [Manuscrito] », Biblioteca Nacional de España (BNE), Sección de Manuscritos, Sign. MSS/21356/3/1-10.

d'insérer un poème autographe dans sa parution du 28 décembre 1897²⁶. Cette lettre est déroutante à plusieurs titres. Par sa signature déjà, cette femme se présentant comme « María, la folle de San Ginés ». Par la nature du poème qui accompagne sa missive également, lequel a pour titre « Lettre à Don Carlos de Borbón », c'est-à-dire le prétendant carliste au trône, Charles VII, et non la régente ou l'infant, futur Alphonse XIII. Par l'ajout d'un encart, enfin, qui recommande au journal la publication de cette composition, mais dont l'incongruité interroge sur la nature de cette source et sur lequel nous reviendrons.

À bien des égards, cette lettre exprime une transgression, une forme de débordement par rapport au cadre normé dans lequel elle s'insère. L'auteur, la seule femme parmi les dix lettres mentionnées, apparaît par son seul prénom et revendique son statut de folle, cette précision étant soulignée de deux traits. La forme que revêt son courrier instaure elle aussi un décalage : rédigé au dos d'un papier à en-tête à caractère administratif coupé dans sa largeur, il présente une graphie quelque peu brouillonne, avec des ratures, pâtés et mots soulignés ou barrés. Contrairement aux autres documents, la versification échappe elle aussi aux usages de la métrique alors en vogue et, hormis les huit strophes qui paraissent se dégager, se trouve dépourvue de toute structure. Le propos que cette femme développe dans son poème introduit de son côté un écart manifeste par rapport à l'ordre politique en vigueur. Bien que rangé sous la catégorie patriotique, le poème s'adresse ouvertement à Charles de Bourbon, opposé à la branche dynastique incarnée par le futur roi Alphonse XIII et sa mère, la régente Marie-Christine. Pourtant le contenu renvoie à un vécu bien réel de l'époque. La supplique qu'elle lui adresse nous plonge dès les premiers vers dans le drame que traversent alors tant de familles espagnoles confrontées à la séparation des êtres chers envoyés dans une guerre cruelle et injuste : « Rey Carlos: si al palacio donde moras / Llega el rumor de llantos y gemidos / Que exhalan las mujeres españolas / Al perder a los seres más queridos / En esta guerra, vil, baja y traidora / Que nos roba la sangre y los tesoros ».

Contrairement aux autres compositions insérées dans ce dossier, le poème de María ne vise pas simplement à exalter le sentiment patriotique et à rendre hommage au sacrifice des enfants de la nation. Il comporte une dimension revendicatrice. Invoquant la « Race des Cid » dont il est issu, elle prie d'abord Don Carlos de prendre pitié de ces mères éplorées dont elle se fait le porte-voix et de leur venir en aide. Vient alors sa

²⁶ « Carta a Don Carlos de Borbón, poesía firmada por María, La Loca de San Ginés, con motivo de los Santos Inocentes: Rey Carlos: si al palacio donde moras / llega el rumor de llantos y gemidos (4 h.) », BNE, Colección de Manuscritos, sign. MSS/21356/3/9.

requête, dont la portée est particulièrement symbolique puisqu'elle lui demande d'abandonner un temps ses prétentions au trône, pour s'engager comme humble volontaire dans la campagne de Cuba : « Olvida por momentos / De tu Cuna, Derechos, no prescriptos / Ciñe la espada, cálzate la espuela / Organiza tus huestes / Llama a tus generales / Y como voluntario [souligné dans le texte] / Pide humilde, en la guerra, algún lugar ». En demandant à celui qu'elle considère comme le roi légitime de s'offrir spontanément pour servir la patrie, cette femme qui porte le nom de Marie et dit s'exprimer à l'occasion des Saints Innocents s'érige en juste, qui dicte la conduite que doivent tenir les puissants. De cette façon, elle qui parle au nom de toutes les mères espagnoles confrontées au départ du fils exprime une forme d'insoumission face à l'injustice que représente l'impôt du sang réclamé par les élites aux seules couches populaires, du fait du système inique des *quintas*. Ce faisant, elle détourne l'impératif patriotique, puisqu'elle invoque à son tour la « Mère Patrie » et la « Foi » pour susciter un sursaut d'honneur en l'héritier Don Carlos. Elle va même jusqu'à l'enjoindre à conclure une alliance avec la branche alors régnante, en mariant son fils à la Princesse des Asturies, María de las Mercedes. Pour prix de pareil exploit, elle lui assure qu'il en retirera l'enthousiasme du peuple, l'acclamation de l'Espagne, la bénédiction de l'Église et la paix de sa conscience.

Empreinte de dévotion envers celui qu'elle désigne le « Roi Catholique », la folle de San Ginès n'hésite pas à enfreindre les normes pour s'adresser à lui, que ce soit les formes poétiques, les règles de la bienséance ou l'ordre monarchique. Elle s'en excuse d'ailleurs dans le dernier couplet, affirmant parler comme une simple Espagnole : « Perdona ¡oh Rey! Que así se atreva a hablarte; / Una simple española / En alas de su fe, ferviente y pía / No te enojés por ello; / No ha sido mi intención hacerte agravio; / ¡Es una broma, propia de este día! / Ya enmudece mi labio / Rey Católico ¡adiós! ¡adiós! ». Dans cette pirouette finale, María implore la bienveillance du souverain pour qu'il pardonne le ton si familier et la requête si téméraire de ce poème. En se référant au 28 décembre, Jour des Innocents, où la tradition donne licence aux plaisanteries en tous genres dans le monde hispanique, elle opère une double distanciation : à un premier niveau de lecture, cette précision invite à attribuer l'audace inconvenante de son propos à une humeur en apparence facétieuse ; mais un second niveau de lecture s'impose en filigrane car, selon une tradition remontant au Moyen-Âge, cette date du 28 décembre correspond également à la « Fête des Fous », où le bas

clergé avait coutume de commettre toutes sortes de sacrilèges et d'impiétés²⁷.

De cette façon détournée, María, cette femme qui dit parler au nom de toutes les mères espagnoles, rappelle sa condition prétendument folle que signale sa signature. Mains détails dans son courrier semblent indiquer qu'elle est consciente de cette démente, réelle ou feinte. Dès lors, revendiquer cette forme d'hystérie — pathologie habituellement prêtée aux femmes — apparaît comme un acte libérateur, un acte proprement politique. D'une certaine façon, cette femme poursuit le même dessein que l'écrivain Ciges Aparicio, à savoir trouver les voies forcément sinueuses permettant d'exprimer l'ineffable. D'où le recours aux registres émotionnels de l'indignation, de la compassion et de l'exaltation. En revendiquant cette expérience sensible qu'elle croit partagée par l'ensemble des femmes du peuple, María inscrit sa démarche dans le cadre d'une expérience collective, qui renvoie au concept de communauté émotionnelle qu'a théorisé l'historienne Barbara Rosenwein²⁸ : la guerre constitue dès lors le ferment d'une solidarité de classe, fondée sur des affects, des valeurs et des objectifs partagés. María partage le vécu et les aspirations des femmes du peuple et oppose cette expérience à celle d'une élite qu'elle juge coupée de la réalité de la guerre. Derrière l'acceptation du devoir militaire figurée par ce poème et repris dans le titre général de « la Lyre Patriotique », se fait jour la dénonciation du drame humain et social qu'engendre la guerre. L'indicible tragédie que représente le massacre des innocents surgit ainsi dans les failles de l'écriture, quelle qu'en soit la validité auctoriale finalement.

Car c'est le dernier point que l'on soulignera ici, le statut de cette lettre pose problème à l'historien, tant son origine et sa finalité demeurent mystérieux. Le courrier s'achève en effet avec un encadré qui laisse perplexe :

Por ser día de Inocentes suplico esa inserción. No sé versificar. Estoy presa en mi casa hace 5 días; con guardias a la vista ¡por loca! Se están cometiendo horrores conmigo a instancias del P. Canaya. Suplico venga alguien a mi buhardilla, Princesa 47. La entrada está franca, y aunque hoy loca, ¡no muerdo!

La nature grotesque de ces quelques lignes interpelle l'historien et évoque d'emblée un possible canular. Mais alors, de quoi faudrait-il douter et que

²⁷ « Fiesta de los locos », dans Louis Moréri, *El gran diccionario histórico, o Miscellanea curiosa de la Historia Sagrada y profana...*, Paris, Hermanos de Tournes, 1753, p. 103-104.

²⁸ Barbara H. Rosenwein, *Emotional communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.

faudrait-il remettre en cause ? L'auteur est-il bien une femme ? A-t-il rédigé ce texte à des fins parodiques, ou est-il réellement soucieux du sort des soldats envoyés à Cuba ? La folie n'est-elle ici que pur artifice ? Quel traitement, dès lors, l'historien doit-il réserver à cette source ? La question tourne ici à l'aporie et amène à une série d'interrogations pour qui veut travailler en intégrant la dimension sensible des archives. On peut considérer que, quelle qu'en soit son intention lorsque le poème fut rédigé, la validité des enseignements que nous apporte ce document réside dans cette part sensible qui nous révèle toute la gamme des attitudes individuelles face à une expérience limite comme la guerre.

Pour conclure : archive sensible et communautés émotionnelles

La prise en compte des émotions en tant qu'éléments à la fois symptomatiques mais aussi structurants des relations sociales permet de comprendre la complexité des rapports au sein d'une communauté, qu'elle soit nationale, territoriale, sociale ou sectorielle. Par sa facture autant que par son contenu, le document d'archive recèle en lui-même des indices sur les registres émotionnels auxquels sont confrontés les individus dans un contexte de mobilisation paroxystique comme celui d'une guerre. Pour autant, l'expression des émotions demeure délicate à analyser, dans la mesure où les différentes communautés auxquelles appartiennent les individus s'interpénètrent et s'entremêlent. Tous espagnols, les trois protagonistes de la Guerre de Cuba sur lesquels nous nous sommes penchés assument à leur façon le devoir du service à la patrie. Pourtant, leurs émotions et codes affectifs ne se recoupent que partiellement car tous trois ont aussi d'autres attaches qui brouillent leur positionnement face à la guerre.

La présente réflexion s'est articulée autour de trois formes de témoignage, qui révèlent à divers égards la part indicible du vécu individuel en temps de guerre, une expérience qui relève de l'intime et du sensible et qui échappe aux traditionnelles catégories normées des mouvements sociaux. Manuel Ciges Aparicio partage le vécu des soldats du rang mais possède une instruction qui l'en distingue : soldat journaliste, il fait du geste d'écriture un moyen d'atteindre l'ineffable de la guerre. Issu d'une vieille famille des Asturies, Fernando Villaamil appartient à la caste militaire et en partage les valeurs, mais laisse aussi transparaître les émotions mêlées qui l'habitent. María, enfin, assume son statut de subalterne dans l'Espagne conservatrice de l'époque : elle est une femme, se présente comme carliste — courant à l'époque très minoritaire — mais se revendique dans le même temps porte-voix de toutes les mères espagnoles. L'analyse de leurs discours à partir du

prisme de l'affect se révèle complexe, s'agissant d'un matériau aussi subtil, discontinu et instable que l'émotion ou le sentiment. L'archive sensible constitue une catégorie épistémologique qui mérite d'être prise en compte, en ce sens qu'elle permet d'offrir une grille d'analyse susceptible de révéler cette complexité.